

14211

GEORGES CHKLAVER

---

# L'Esprit universel dans les Lettres russes

---

*Extrait du Bulletin de la Société d'Ethnographie de Paris.*



ALENÇON  
IMPRIMERIE LAVERDURE  
1 & 3, RUE ODOLANT-DESNOS

---

1928



Paris, July 1928  
27th

To Miss Ingeborg Fritschi 142/2  
with best wishes  
George Chklaver

## L'Esprit universel dans les Lettres russes

PAR GEORGES CHKLAVER

Dans l'art et dans la vie même de toute nation, il y a nécessairement quelque chose de « trans-national », quelque chose de « pan-humain » et d'universel. Je dis *nécessairement*, car les nations, pas plus que les hommes, ne peuvent vivre et ne vivent dans l'isolement : un peuple peut s'entourer de murailles, se retirer dans le désert, dans les plus hautes montagnes, dans des îles lointaines, toujours un courant de la vie mondiale finira par l'atteindre et par l'entraîner dans ses flots tumultueux, toujours des influences multiples et hétérogènes pénétreront jusqu'à lui et laisseront sur lui une indélébile empreinte.

D'ailleurs, tout peuple éprouve lui-même le besoin de « rayonner » et le désir d'étendre au loin, sinon sa domination politique, du moins son action intellectuelle. Ces deux phénomènes qu'on peut observer en étudiant le développement de n'importe quel peuple — absorption des rayons venant du dehors et expansion du rayonnement propre — contribuent à cristalliser dans la vie et dans l'art de toute nation des éléments « trans-nationaux » et « pan-humains ».

Mais ces deux facteurs ne sont pas, à eux seuls, suffisants pour la création d'œuvres d'une portée universelle et immanente. Pour cela, il faut l'épanouissement complet du génie de la nation ; il faut qu'un peuple laboure patiemment son propre champ jusqu'à ce que soient mises à nu les couches les plus profondes de sa terre. C'est au tréfonds de l'âme nationale qu'on découvrira les trésors — et les tares — qui sont communs à l'humanité tout entière. Et lorsque l'art aura révélé au monde le secret le plus caché du génie national, les sources les plus mystérieuses où le peuple puise sa force de durée, l'œuvre universelle et « pan-humaine » aura été créée.

« Au moment de leur apogée, a écrit le grand penseur russe Vladimir Soloviev, tous les peuples ont établi leur importance et affirmé leurs caractères nationaux par quelque chose de très général,



de supernational, en quoi ils ont cru, qu'ils ont servi et qu'ils ont réalisé par des œuvres dont le point de départ et les moyens d'expression sont nationaux, mais dont le contenu et les résultats objectifs sont universels... Les peuples vivent non seulement pour eux-mêmes, mais pour tous. »

Et Dostoïevsky a dit, en parlant du grand poète national russe Pouchkine, qu'il eut « le don de rester entièrement Russe en s'incarnant dans tous les génies étrangers ». C'est cet esprit « pan-humain » qu'ont exprimé les grands compositeurs russes tels que Glinka, Rimsky-Korsakov, Moussorgsky et les peintres tels que le maître Nicolas Roerich<sup>1</sup>.

\* \* \*

On trouverait difficilement une littérature qui soit plus riche que la littérature russe en hommes et en œuvres d'intérêt « transnational ».

Pour expliquer cette richesse, il faut se rendre compte de la multiplicité et de l'intensité des « irradiations » étrangères absorbées par la Russie, irradiations qui lui venaient des civilisations les plus diverses, y compris l'hellénique et la mongole. Il faut aussi se remémorer le propre rayonnement de la culture russe — plus spécialement des lettres russes — à travers le monde.

Mais avant toute chose, il faut se faire une idée, ne fût-ce qu'une ébauche d'idée, sur le pays et le paysage où cette culture a grandi : il faut *sentir* la Russie elle-même. Dieu me garde de ratiociner sur « l'âme slave », expression et notion dont on a abusé impudemment ! Je préfère traduire quelques passages d'écrivains contemporains qui, à mon sens, permettent d'entrevoir la Russie, son « moi » intime. Il ne s'agit ni de documents historiques, ni de morceaux classiques d'anthologie, mais de pages écrites tout récemment par des écrivains vivant parmi nous. Les auteurs de ces passages — Ivan Bounine, Alexis Rémizov, Georges Grebenstchikoff — sont très divers, voire opposés, dans leurs conceptions artistiques ; ils sont divers aussi par leurs origines. L'un vient des plaines de la Russie centrale, l'autre est né dans la cité de Moscou, le troisième est fils du pays montagneux de l'Altai, en Sibérie.

Bounine écrit :

« Ah ! ces petits chemins ! Il est bon de rouler au long des profondes ornières envahies de jeunes herbes, d'évolvules, de fleurs blanches et jaunes à longues tiges. On ne voit rien, ni devant, ni sur les côtés — rien

<sup>1</sup> Voir *Vie des Peuples*, juillet-août 1923, et aussi *Nicolas Roerich* (précédé d'une introduction par M. de Vaux Phalipau et Georges Chklaver), Editions du Vrai et du Beau, Paris, 1928.



que l'interminable trouée entre les murs de fourrés d'épis, et le ciel, et haut dans le ciel le chaud soleil. Les bluets, la nielle et le jaune colza fleurissent dans le seigle. Au ciel brillent et moutonnent des nuages blancs, il y a partout de la lumière et de la joie comme on n'en trouve qu'en juin ; et vers midi, l'air devient de plus en plus immobile.

« Deux éphémères jaunes, comme deux pétales de rose, s'ébattent silencieusement et toujours pareillement au-dessus des épis figés dans leur torpeur, au-dessus des fleurs et des herbes transies de chaleur. La senteur des bluets est douce. Clignant des yeux à cause du soleil, Ilia, dans son assoupissement, suit du regard un nuage semblable à un caniche qui fond lentement et qui vogue dans l'azur lumineux du ciel ; il écoute le bruissement des cigales dans l'herbe, et au-dessus de sa tête retentit indolemment, sur mille tons, en *sopranos* plaintifs, l'aérienne musique des insectes chantant inlassablement les lointains qui se pâment dans le mirage de la chaleur, chantant la joie et la clarté du soleil, la divine et irraisonnée joie de vivre<sup>1</sup>. »

Remizov écrit, dans une rêverie inspirée du magnifique tableau de Nicolas Roerich, intitulé *Ounkrada* :

« Je te vois, patrie lointaine. Les hivers là-bas sont longs et sombres. Neige blanche. Dès que les rudes et féroces vents du nord se mettent à souffler, l'hiver impose des chaînes de fer aux nuages et s'achemine, muni de clous. Il enchaîne les eaux et la terre, jette des ponts de glace sur les rivières et les lacs, les affermit à l'aide de ses clous. Alors, sur les vitres, s'épanouissent des fleurs givrées, les routes s'encombrent de neige plumeuse et le gel vole dans l'air, enfilant sur les branches des perles rondes.

« Mais voilà le printemps, le vent noir du nord s'assoupira, le vent blanc du midi arrivera et soufflera tout doucement. Les bêtes s'éveilleront de leur sommeil d'hiver, le soleil fera descendre jusque dans notre cour des balançoires d'or. Il est là jour et nuit, il étend dans les prés de la toile rouge, il sème de l'or. Le long de la berge, l'aubier éclaire les sombres frondaisons...

« Sans qu'on y ait pris garde, l'été est venu. Des chansons sonores. Des rondeaux s'enroulent comme le houblon, de la nuit jusqu'à l'aurore. L'orage se prépare, brise le ciel et lance une pluie diluvienne. Après l'orage, l'arc-en-ciel. Et les prés chantent et bourdonnent. L'ours va et vient.

« Le soleil, semblable à une roue, est descendu derrière la montagne. Les « fils de la vierge » se tortillent, volètent au-dessus des champs. Le sorbier crépu se couvre de tissus écarlate. Rosée glacée à l'aube. C'est l'automne. Tristesse, silence, transparence... »

Maintenant, quelques lignes d'un paysage sibérien, de Grebenstchikoff :

« Silencieuse est la grande route de Sibérie. Du haut du coteau, les montagnes lointaines semblent encore plus belles avec leurs sommets blancs neigeux, à peine visibles dans la brume. Au delà du coteau, la grande route fuit le long de la rivière vers la plaine sans limite... »

<sup>1</sup> « Dalekoe »,



Et voici enfin l'impression d'un héros de Grebenstchikoff voyageant à travers la Russie :

« D'étroites bandes multicolores près des isbas, des villages gris, des îlots de forêts et de taillis se déroulaient devant les fenêtres du wagon pendant des journées entières. Vikoul se plongea dans une contemplation de la terre qui passait rapidement devant ses yeux, la terre, à qui de jeunes forêts de bouleaux mettaient une chevelure verte et frisée, la terre qui dégageait une telle impression de puissance et de grandeur qu'il sentait en l'admirant la tête lui tourner et des larmes lui venir aux yeux... Les lointains se déployaient de plus en plus larges... »

Ce qu'il y a de commun à ces « instantanés » russes, c'est le *lointain* toujours présent : l'immensité des champs, la largeur des prés habillés de fleurs ou de froidure, l'appel des routes qui se perdent dans l'infini... *Dâl...* De l'amplitude des perspectives, de l'intensité même des phénomènes physiques, se dégage une impression de majesté, et plus encore de diversité.

\*  
\* \*

Les aspects de la Russie sont infiniment variés, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. La diversité des caractères distinctifs du continent russe qui s'étend, comme disait le poète, « des roches glacées de la Finlande à la Colchide ardente », de même que la mobilité du peuple russe et de ses centres vitaux, n'a pas peu contribué à rendre ce peuple particulièrement réceptif à l'égard des civilisations qui lui sont venues du dehors. « Une race de pèlerins, a-t-on dit, errant sur une vaste plaine, fondant et abandonnant d'abord une ville, puis une autre... »<sup>1</sup>.

Dans les plaines du sud de la Russie, où eut lieu la première floraison de la culture russe, les archéologues (comme, par exemple, le professeur Rostovtzev), ont trouvé des vestiges de maints peuples nomades qui, d'Asie, s'élançaient vers l'Europe. Ces vestiges relient la culture antique du Midi russe à la civilisation de l'Extrême-Orient. « Grâce aux Khazars, aux Petchénègues et à ces tribus et peuplades inconnues qui erraient dans les steppes du sud de la Russie, écrit notre ami M. Georges Roerich<sup>2</sup>, la nation russe recevait les dons du Thibet, de la Mongolie et de l'Indoustan tout entier ». Sur les côtes de la Tauride, on peut voir encore quelques ruines des temples élevés par les colons grecs. La légende veut que les armées du *Grand Roi* soient venues jusque dans le Pays des Scythes. Elle veut aussi que l'apôtre saint André y soit venu en

<sup>1</sup> Hope MIRRLEES, dans le *Journal de Psychologie*, janvier-mars 1926, p. 158.

<sup>2</sup> Georges ROERICH, *Vie des Peuples*, mars 1923.



personne prêcher la parole de l'Évangile... Aux confins de ces plaines, en Dacie, l'empereur Trajan créa un *limes* romain. Quelques siècles plus tard, ces mêmes plaines ont été parcourues par des hordes venues du fond de l'Asie, par des marchands arabes, par des hiérarques byzantins, par des guerriers varègues.

La Russie kiévenne, au temps de son apogée, prenait une part active à la vie internationale. Elle entretenait des relations non seulement avec ses voisins, mais même avec des pays éloignés comme la France, à laquelle elle a donné une reine. Grâce à Byzance, la Russie participait à la culture méditerranéenne. Le contact permanent avec la *Cité des Empereurs* permettait aux habitants des bords du Dniéper d'aspirer les derniers parfums de la civilisation hellénique et les effluves de l'Orient tout entier. « La splendeur de Kiev procédait à la fois des traditions de l'architecture romane et de la beauté radieuse des fresques byzantines où s'entendaient encore de lointains échos du passé oriental<sup>1</sup>. »

Grâce aux preux du Nord, les Russes, de Kiev à Novgorod, pouvaient connaître également la civilisation scandinave, dont les « sagas » ont donné une image toute remplie de « reflets d'airain ».

La littérature de cette époque brillante et mouvementée peut être regardée comme ayant déjà une importance « trans-nationale ». Rien de plus essentiellement russe que le type du « bogatyr » kievin, notamment sa sensibilité à l'appel du lointain, son amour des humbles, ses oscillations entre, d'une part, l'esprit de sacrifice et de fidélité absolue envers son prince et l'esprit émeutier d'autre part.

Mais, en même temps, l'épique des « bylines, et, plus particulièrement, la *Chanson de la Campagne d'Igor*, appartiennent à la littérature mondiale par la beauté immanente de leur poésie, par l'expression qu'elles ont su donner aux éternels sentiments humains, par exemple à la douleur, dans la célèbre *Lamentation d'Iaroslawnna*.

Le souvenir du Midi élément est toujours resté vivace dans la littérature populaire russe : même sur les bords glacés de la Mer Blanche, sur le « Pomorié », on chante encore le clair soleil, les chênes puissants, les flots bleus qui baignent des îles enchantées...

\* \* \*

On sait par quel concours de circonstances historiques le peuple russe a été peu à peu poussé vers le nord-est, comment il s'est frayé péniblement un chemin à travers les forêts épaisses de

<sup>1</sup> Georges ROERICH, *Vie des Peuples*, mars 1923.



ce qui devait être la Moscovie, la Moscovie des isbas, des églises en bois, des « térémes », des kremlins.

Lentement, les bourgades surgissent, les principautés s'organisent. Des sillons sont tracés dans ces vastes étendues où rôdent quelques tribus finnoises et où retentira bientôt le galop des chevaux tartares.

Imaginez que Charles Martel ait perdu la bataille de Poitiers et que la France soit devenue, pendant des siècles, la marche occidentale du Califat arabe. De cette épreuve, la France serait sortie sans doute profondément imprégnée de civilisation orientale. La Russie, elle, a perdu sa « bataille de Poitiers », elle est devenue l'« oulouss d'Occident » de l'empire mongole.

Dans l'histoire officielle de la Russie, ces siècles de joug tartare étaient considérés comme une « époque de ténèbres ». Actuellement, on en vient à une appréciation plus exacte de ce que fut cette époque. La Russie avait perdu, il est vrai, son indépendance politique, mais elle recevait en échange tous les dons de l'Asie. L'art et l'architecture, la littérature populaire et la langue même s'enrichirent de l'héritage des civilisations asiatiques que l'envahisseur apportait en Russie.

La profonde différence entre le « visage » de la Russie et celui de l'Occident européen s'accroît, mais en même temps, des liens permanents se créent entre la Russie et l'Asie.

Déjà des philosophes du siècle dernier, comme Léontiev et Danilewsky, déjà les vieux slavophiles, avaient affirmé cette « originalité foncière » de la Russie. Depuis la révolution, leurs idées ont été reprises sous une forme nouvelle par le groupement « eurasiens ». Ce groupement estime que l'interpénétration des éléments slaves et des éléments « touraniens » est un des faits fondamentaux de l'histoire russe. « Le joug étranger, selon cette doctrine, n'est pas uniquement un malheur, c'est aussi une école. » A cette école, — assez dure parfois, — le peuple russe s'assimilait partiellement la substance de l'esprit de l'Orient qui est resté presque entièrement lettre close pour les peuples de l'Europe occidentale.

D'ailleurs, la lutte même contre le joug étranger a contribué au raffermissement de l'unité et de la conscience nationale. Un des chefs du mouvement eurasiens n'a-t-il pas dit que « l'Etat russe s'est développé sous une double influence : celle des touraniens et celle de Byzance ? » Ce qui est certain, c'est qu'au cours des luttes que la Russie a eues à soutenir pour sa libération, elle se posa pour la première fois la question de savoir quelle est sa « raison de vivre », quelle est sa mission dans le monde. Ce problème n'a cessé de tourmenter les Russes jusqu'à nos jours. Il est caractéristique que la littérature moscovite, dès le quinzième siècle, et surtout au seizième,



142/5

donna à ce problème une solution impartissant à la Russie une tâche « transnationale », universelle. Ce n'est ni la vaine gloire d'ici-bas, ni la prospérité matérielle, ni de simples conquêtes territoriales que le peuple moscovite doit s'assigner comme but ultime de ses efforts. Selon les auteurs de cette époque, fortement impressionnés par la chute de Constantinople et par le rapprochement entre le Patriarcat œcuménique et la Papauté, Moscou est appelée à jouer un rôle mondial : c'est à elle de conserver l'Orthodoxie dans toute sa pureté. La première Rome, celle de César, a succombé à la suite de ses péchés. Il en a été de même de la seconde : Byzance. Moscou sera la « troisième Rome », dont la foi immaculée éclairera le monde. Dans cette affirmation de la tâche messianique dévolue à Moscou, il y avait certes une part d'orgueil national qui devait produire une attitude de réserve et de défiance à l'égard de l'étranger. C'est là une des raisons de cet « exclusivisme » moscovite dont on a tant parlé et qu'a noté entre autres l'ambassadeur de l'Empereur Maximilien, Herberstein, qui visita la Moscovie à la fin du quinzième siècle.

Mais cet exclusivisme n'était pas aussi rigide qu'on se l'imagine parfois. A aucun moment, la nation russe n'a perdu la faculté de juger objectivement, sans haine, les civilisations, même les plus dissemblables de la sienne.

Ainsi, par exemple, les artistes italiens étaient très appréciés à la Cour de Moscou.

Vers la fin du quinzième siècle, Athanase Nikitine, un simple marchand de Tver, fit un long voyage en Perse et aux Indes ; il écrivit par la suite une relation détaillée de ses aventures, intitulée : *Voyage par delà trois mers*. Nikitine parle sans haine des « païens » et des « idolâtres » de ces contrées. Sans doute, à chaque instant, Nikitine se rend compte de la profonde différence qui sépare le monde musulman et brahmanique de sa patrie russe. Et — ce qui est tout à fait curieux — (j'emprunte ces observations au Prince N. S. Troubetzkoi, commentateur de l'œuvre de Nikitine) — c'est que notre auteur ne méprise, ni ne condamne ceux qui appartiennent à cette civilisation étrangère et si étrange pour lui. « Il sait que c'est un monde différent du sien, mais que c'est néanmoins un monde dominé par l'esprit religieux ». Nikitine note même un certain parallélisme de forme entre ces divers mondes et des analogies entre les différents cultes, analogies qu'il souligne constamment.

D'une manière générale, la littérature écrite de la Russie moscovite est tout imprégnée de religiosité. « En principe, dit N. S. Troubetzkoi, on ne mettait par écrit que les œuvres présentant un intérêt au point de vue de la religion. Les œuvres purement



profanes n'ont subsisté généralement que par tradition orale»<sup>1</sup>. Déjà, à l'époque moscovite, il y a une différence considérable entre la littérature populaire orale, d'une part, et la littérature écrite et savante, d'autre part ; différence notamment en ce qui concerne la langue : la langue écrite est plus étudiée, plus influencée par le vieux slavon d'église que la langue parlée par le commun.

Ainsi se forment peu à peu les deux grands courants de la littérature russe dont, de nos jours encore, on peut constater l'existence. La littérature écrite ne pénètre que difficilement dans les masses illettrées du peuple. La littérature populaire, purement orale, se développe indépendamment. Cette littérature est d'ailleurs très riche : elle comprend des chansons, des récits épiques ou lyriques, des contes de fées, des morceaux humoristiques, même des saynètes (comme le *Tsar Maximilien*) et jusqu'aux « tchastouchky » modernes — quatrains rimés qu'on chante dans toute la Russie, dans les faubourgs des grandes villes et dans les villages.

A mesure que se développe l'Etat moscovite, le fossé entre la littérature écrite et la littérature populaire devient de plus en plus apparent. Mais l'abîme qui les séparera après Pierre le Grand ne s'est pas encore creusé.

Au dix-septième siècle, l'archiprêtre Avvakoum, l'auteur le plus remarquable de cette époque, écrit en une langue virile, un peu rude, à peine influencée par le slavon d'église et compréhensible tout autant aux gens du peuple qu'aux lettrés. Il a une façon simple, directe de s'exprimer, sans se préoccuper des règles de la langue écrite. Beaucoup de nos auteurs contemporains considèrent Avvakoum comme un précurseur de ce qu'on pourrait appeler la « prose russe libre », celle qui reproduit le plus fidèlement la langue parlée, au risque de heurter la logique du discours et la syntaxe rigide de la langue écrite, si fortement imprégnée d'*esprit latin*. Gogol, dans une certaine mesure, et surtout Leskov et Rozanov, ont été des adeptes de cette école de la « prose libre ».

\*  
\* \*

Avvakoum, ce contemporain du grand siècle français, a été le dernier représentant de la vieille Moscovie traditionnelle. Déjà de son temps, on constate l'apparition d'œuvres profanes qui n'ont plus rien de populaire et qui ne sont que de pâles imitations des modèles occidentaux. Cependant, ces premiers essais littéraires et aussi les timides changements qui s'introduisent dans la vie de certains Moscovites novateurs, sous le règne du Tsar Alexis Mikhaï-

---

<sup>1</sup> *Versty*, n° 1.



lovitch, annoncent la tempête d'où la Russie devait sortir transfigurée. La civilisation russe allait s'enrichir encore, s'incorporer — de gré ou de force — sous l'impulsion puissante de Pierre I<sup>er</sup>, les sciences et la pensée européennes. La période de Saint-Pétersbourg allait s'ouvrir...

La scission entre le peuple et l'élite devient plus profonde que jamais. C'est une des raisons pour lesquelles on médit parfois de l'œuvre de Pierre le Grand. Maintenant que Pétersbourg, le brillant et fantastique Saint-Pétersbourg, n'est plus qu'une capitale déchue, on peut dire que cette fameuse « fenêtre » percée sur l'Occident était nécessaire à l'ordonnance de la demeure russe. Les influences et les apports nouveaux qui, grâce à Saint-Pétersbourg, au temps de sa suprématie bi-séculaire, ont pénétré jusqu'aux confins de la Russie, contribuèrent, pour leur part, à faire de l'esprit russe un esprit « symphonique ». Pétersbourg a été nécessaire à l'équilibre spirituel de la Russie. Il se peut que par la suite cet équilibre ait été rompu en faveur de l'Occident. Mais Pétersbourg, que Pouchkine et Gogol ont aimé, que Dostoïevsky a dépeint, Pétersbourg — et tout ce que ce nom symbolise dans l'histoire de la civilisation russe — complète le patrimoine intellectuel de la Russie. Sans lui, toute une aire de civilisation, l'aire « latino-germanique », serait restée étrangère à la Russie. Des quais de granit de la Neva aux murs du Kremlin, en passant par les manoirs aux blanches colonnes et par les humbles églises villageoises, — et de là jusqu'à Sainte-Sophie sur les bords du Dniéper, — la Russie constitue, dans le temps et dans l'espace, un ensemble dont on ne saurait rejeter une partie sans en détruire l'harmonie. C'est en allant de Kiev à Moscou et de Moscou à Saint-Pétersbourg qu'on peut se convaincre que l'esprit russe est infiniment large et accueillant, qu'il est véritablement « symphonique » et que rien d'humain ne lui est étranger.

Toute la première partie de l'époque pétersbourgeoise, — tout le dix-huitième siècle, — a été pour la Russie une période d'apprentissage. Les écrivains russes composent des tragédies en vers et des poèmes imités du classicisme français. La langue littéraire se forme : elle est plus disciplinée que la langue populaire, plus prompte à exprimer les idées abstraites et prête à servir de véhicule aux sciences nouvelles que l'Occident enseigne aux « russiens ». A la fin du dix-huitième siècle, avec Karamzine et Derjavine, la prose et la langue poétique atteignent déjà un développement qui fait présager l'âge d'or pouchkinien.

\* \* \*

Dans le domaine des lettres, nul n'a exprimé avec plus de perfection l'esprit universel que le grand poète national. Nous avons



déjà rapporté la parole de Dostoïevsky sur Pouchkine : « Ce poète eut le don de rester entièrement Russe en s'incarnant dans tous les génies étrangers, ». C'est là, selon Dostoïevsky, une aptitude spéciale du génie russe : « Etre Russe, c'est tendre à la réconciliation de tous les peuples..... ». « Pouchkine est universel et, comme lui, la Russie est « *pan-humaine* ». Quant au don de Pouchkine de s'incarner dans les génies étrangers, Dostoïevsky en voit une preuve dans le fait que, lorsque Pouchkine emprunte ses héros aux nations étrangères ou aux siècles passés, il réussit à leur donner le caractère réel de leur pays et de leur époque.

Mais Pouchkine est plus universel encore quand il crée des personnages essentiellement russes. Tatiana, héroïne du poème *Eugène Oneguine*, si elle est le type le plus pur de la jeune fille et de la femme russe, est aussi une figure « *pan-humaine* » idéale.

Pouchkine est l'auteur russe dont les étrangers peuvent le plus facilement pénétrer l'esprit. Son œuvre est dominée par la mesure, la clarté et l'équilibre, ces trois hypostases du génie latin. Pouchkine est, en effet, le plus *latin* des poètes russes.

Contemporaine du romantisme occidental, la poésie pouchkinienne ne comporte cependant ni truculence, ni désordre romantique. Pouchkine est le plus *classique* des poètes russes.

Sa compréhension profonde de la beauté, sa simplicité, ses qualités « *pan-humaines* » ont permis à la poésie pouchkinienne de réaliser une sorte de synthèse de la littérature populaire et de la littérature « *savante* ». On peut augurer qu'à mesure que l'unité spirituelle interne se raffermira dans le peuple russe, à mesure que la scission entre l'« *intelligentzia* » et les masses s'atténuera, « le peuple comprendra mieux Pouchkine et le suivra consciemment, de même que Pouchkine a compris et suivi le peuple ». C'est là un espoir qu'exprima naguère le prophétique auteur des *Possédés* et des *Frères Karamazov*.

L'âge d'or pouchkinien est aussi l'âge de Lermontov, dont les poèmes, d'un lyrisme profond et intense, ont donné une expression magnifique au « *mal du siècle* » qui sévissait alors des bords de la Tamise aux cimes du Caucase.

\* \* \*

L'esprit universel ne s'est peut-être jamais manifesté plus hautement dans la civilisation russe que lors de la floraison littéraire du dix-neuvième siècle. Les grands romanciers de cette époque ont, non seulement révélé au monde ce que la Russie a de plus distinctif, de plus strictement individuel, ils ont ajouté à la connaissance que l'humanité a de la nature humaine.

Tourguenev, ce cosmopolite, émigré volontaire, est l'incarnation même de l'occidentalisme russe. Flaubert et Renan étaient ses



amis, Alphonse Daudet et Maupassant ont été, dans une certaine mesure, ses élèves. Tout en peignant la vie russe — celle des classes élevées ou celle du peuple (dans ses *Récits d'un Chasseur*) — Tourguenev a tracé des « portaits humains » d'un intérêt général. Il a donné le tableau de conflits qui, sous des formes diverses et avec une intensité inégale, se reproduisent dans tous les pays et à toutes les époques : par exemple, le conflit entre la vieille et la jeune génération (*Pères et fils*) ou encore le conflit qui surgit dans le for intérieur de l'individu, lorsqu'un enthousiasme enflammé se conjugue avec l'incapacité absolue de mettre cet enthousiasme en action (*Roudine*).

Plus universel encore, — et profond que Tourguenev, — est Dostoïevsky. Nous avons déjà cité quelques-unes de ses pensées relatives à la mission mondiale de la Russie. Dans son *Journal*, il a exprimé sa conception de l'œuvre de paix et de christianisation qui, à son avis, incombe à la Russie. La réunion de Constantinople à la Russie était pour lui le symbole de cette mission providentielle. La libération des Slaves balkaniques devait en être une étape. Le peuple russe était à ses yeux le « peuple théophore » — le peuple « porteur de Dieu ».

Il va sans dire que l'attitude de Dostoïevsky n'a rien « d'impérialiste » ou de « panslaviste » dans l'acception purement politique du terme. Il estimait que la Russie devait faire des *sacrifices* pour le bien commun de l'humanité. De même, un philosophe de la première partie du dix-neuvième siècle, très oublié maintenant, Tchaadaïev, dit quelque part que « nous n'avons vécu, ne vivons que pour servir de quelque grande leçon aux lointaines postérités qui en auront l'intelligence »<sup>1</sup>.

Mais Dostoïevsky est « pan-humain » dans ses romans plus encore que dans ses théories sur le messianisme russe. Nul ne s'imaginera que la société russe consiste en Stavroguines et en Raskolnikovs. Ce sont là des personnages de tragédie à portée universelle. Dans ses romans, Dostoïevsky a sondé les abîmes, tous les abîmes de la nature humaine, avec une hardiesse et une sincérité que peu de penseurs ont possédée. Il n'a rien caché. Même ses « saints » — Aliocha Karamazov et le prince Mychkine — connaissent ces *gouffres noirs*.

La lutte entre le bien et le mal, la révolte contre l'ordre mondial, contre le *cosmos*, la connaissance de Dieu par l'effort de piété et d'amour, la justification des voies de la Providence envers l'homme, tels sont quelques-uns des problèmes que Dostoïevsky s'efforce

<sup>1</sup> Pierre TCHADAÏEV (1794-1856), *Œuvres choisies*, éditées par Gagarine, Paris, 1862, p. 28.



de résoudre dans ses « mythes ». Et c'est uniquement grâce à son art d'écrivain qu'il réussit à donner à ses titans symboliques une vie réelle ou tout au moins les apparences de la vie.

Tandis que l'harmonie sociale et internationale, selon Dostoïevsky, devait résulter de la pitié agissante et de l'amour évangélique qui, seuls, permettent d'atteindre à la connaissance de Dieu et à la paix intérieure, Tolstoï, lui, prêcha que le règne de Dieu devait avant tout être réalisé dans le for intérieur de l'homme; la charité, la bonté envers le prochain ne sont que les conséquences de l'amour de Dieu, c'est-à-dire de l'amour de la loi morale qui est en nous. Le processus est donc, chez Tolstoï, diamétralement opposé à celui de Dostoïevsky. Pour Tolstoï, l'amour du prochain est une source qui jaillit, grâce à l'instauration du règne de Dieu dans l'âme de l'individu; pour Dostoïevsky, la pitié est l'unique chemin qui conduit au bonheur suprême de l'harmonie absolue.

Ce bonheur suprême, Tolstoï l'a prêché, cela va de soi, par delà toutes les limites et toutes les frontières que l'histoire a tracées parmi les hommes.

Déjà dans *Guerre et Paix*, dans *Anna Karénine*, il était universel par la puissance de son génie, par son aptitude à créer des personnages qui semblent plus vivants que bien des personnes en chair et en os, pour lesquels, tant ils sont réels, on peut éprouver des sympathies ou des antipathies comme pour les personnes qu'on rencontre dans la vie.

La *Confession* de Tolstoï a été comparée à l'*Ecclésiaste* et à la *Confession* de saint Augustin. Et ce fut le but conscient de Tolstoï, dans les dernières décades de sa vie, de créer un art qui soit essentiellement universel, qui agisse sur les consciences humaines dans tous les pays et dans le présent comme dans les siècles à venir. La parabole et l'apologue deviennent ses modes favoris d'expression. Il voudrait que ses écrits puissent « toucher les gens de toutes nations et de toutes classes, jeunes et vieux », et qu'ils durent des milliers d'années comme ces récits bibliques pour lesquels il avait tant d'admiration.

Pour atteindre ce but, Tolstoï s'efforça de simplifier son art; de le dépouiller de tout le superflu, de tout ce qui est fonction du temps et du lieu. C'est cet art simple et nu qu'il proclame comme étant l'art suprême — « l'art religieux » — qui découle de l'amour de Dieu et du prochain (*Les Misérables*, de Victor Hugo, *Les Brigands*, de Schiller; certains récits de Dickens et de Dostoïevsky appartiennent, selon Tolstoï, à l'« art religieux »).

D'ailleurs, à côté de cet « art religieux, Tolstoï admet un « art universel » qui, sans avoir les qualités du premier et quoique exprimant des sentiments inférieurs, est néanmoins compréhensible.



sible à tous les hommes (Tolstoï plaçait dans cette catégorie les œuvres de Servantès, Molière, Gogol, Pouchkine, Maupassant).

\* \* \*

La grande époque du roman russe se termine dans les années 1880. Anton Tchekhov a exprimé, lui aussi, un « mal du siècle », mais du siècle finissant : dans toute son œuvre se répand un sentiment de mélancolie et de tristesse qui ne se drape plus dans la cape byronienne, mais revêt le simple veston du citoyen, de l'intellectuel hanté tantôt par de vains regrets, tantôt par des rêves imprécis.

Maxime Gorki a peint des scènes de la vie populaire qui sont entrées dans la littérature classique.

Les dernières années du dix-neuvième siècle ont vu une renaissance de la poésie russe sous l'impulsion du groupe symboliste s'inspirant de Verlaine et de Baudelaire. Le détachement que les symbolistes affectaient à l'égard de la vie réelle permettrait aux meilleurs d'entre eux de communier intimement avec la *poésie pure* universelle dégagée de toutes les contingences de temps et de lieu (Balmont, Annensky, Sologoub, Viatcheslav Ivanov).

\* \* \*

On aurait pu croire que la révolution de 1917, d'inspiration internationaliste, aurait pour résultat de renforcer l'esprit universel et « pan-humain » dans les lettres russes. Il semble pourtant que l'isolement relatif de la Russie, dû à la révolution, a favorisé dans les lettres une recrudescence de l'esprit national particulariste. « La nouvelle prose, écrit le prince Sviatopolk-Mirsky, peut être caractérisée comme étant avant tout profondément, fondamentalement, consciemment et même agressivement russe »<sup>1</sup>.

La langue parlée prend résolument le dessus sur la langue écrite. Les nouveaux auteurs, croyons-nous, seront moins aisés à traduire que les anciens ; ils seront aussi plus difficiles à comprendre pour les étrangers.

La technique occidentale est en recul sur toute la ligne. La recrudescence d'un art essentiellement russe n'est certes pas un mal. Nous avons dit que c'est en labourant son propre champ qu'un peuple met à jour les trésors les plus précieux qu'il a à offrir au monde.

Existe-t-il, parmi les œuvres post-révolutionnaires, des œuvres d'intérêt « trans-national » ?

<sup>1</sup> *Modern Russian Literature*, p. 307.



L'atmosphère de Péetrograd, sous le règne des gardes rouges, a été admirablement rendue dans *Les Douze*, d'Alexandre Block (mars 1921), que beaucoup de critiques considèrent comme le plus grand des poètes russes modernes.

Parmi les émigrés aussi, la littérature est bien vivante. Non seulement des écrivains de la génération d'avant-guerre continuent leur œuvre (comme, par exemple, Alexandre Kouprine et les auteurs que nous avons cités au début de cette étude), mais encore de nouveaux poètes et romanciers se révèlent, parmi lesquels il convient de mentionner Vladimir Sirine (Nabokov), dont le premier roman, *Machenka*, placé dans le cadre d'une grande capitale occidentale, remplie de fracas et de lumière, contient des évocations émouvantes de la Russie lointaine, douce et souriante.

\*  
\* \* \*

Si la littérature russe se recueille actuellement, on est en droit de s'attendre à ce que l'esprit universel s'y manifeste de nouveau dans un avenir prochain, à ce que des œuvres « pan-humaines » naissent de la plus grande tragédie qu'il ait été donné à des humains de vivre.

---



112/9

---

ALENÇON. — IMPRIMERIE LAVERDURE.

---